

Vers une modernisation du merveilleux

Allons-nous assister à la disparition du conte ? Le conte n'est-il pas une sécrétion de la société ? Se transformera-t-il avec elle ? Et disparaîtra-t-il si une autre forme de société la remplace ?

Le merveilleux des contes d'antan est maintenant dépassé par la réalité, notre connaissance matérialiste est en train de refouler l'inconnu, et les réalisations de la technique moderne font rêver plus encore les enfants que les contes de Perrault.

J'ai réussi à passionner des petits paysans de 11 à 14 ans en les entretenant du métro et du trolley-bus, et je ne suis parvenu qu'à les intéresser médiocrement en leur racontant « l'histoire du petit poisson d'or » ou les contes des « Albums du Père Castor ».

Qui donc a dit que l'enfant avait besoin de merveilleux ? L'enfant n'a pas besoin de merveilleux : il veut simplement aller de l'avant. Et aller de l'avant, cela signifie marcher sur une route *inconnue*.

C'est *l'inconnu* qui l'attire dans le conte, c'est un besoin de peupler sa solitude. Faute de mieux, il la peuple avec des mensonges. Il sait au départ que ce n'est que « mirage et leurre » ; s'il ne le sait pas, il ne fait pas dix pas sans l'apprendre et sans se rendre compte de la fragilité de ses constructions chimériques.

L'enfant pauvre joue avec une vieille boîte en carton au lieu et place de cheval mécanique. Jean-Christophe avait « un morceau de bois qui lui tenait lieu de bâton de chef d'orchestre, il était à la fois le chef et l'orchestre, il commandait et il chantait ».

La boîte en carton est le symbole d'un cheval mécanique, le morceau de bois est le symbole d'un invisible orchestre ; de même le conte n'est que le symbole des aspirations de l'enfant. Et l'enfant n'aspire pas au mensonge mais à la vérité, il joue « pour de rire » en attendant de jouer « pour de vrai », il ne veut pas l'écorce vide mais la « substantifique moelle ».

Par l'imprimerie à l'école, par le texte et le dessin libre, nous donnons à l'enfant des possibilités de créer, d'aller de l'avant, de peupler sa solitude.

L'enfant ne réclame pas des contes, il en construit. Et il les bâtit avec du solide, du réel qu'il pousse jusqu'à ses limites et au delà, parmi l'inconnu.

L'homme de demain assistera à la mort du conte tel que nous l'avons conçu jusqu'ici. Rien n'est statique dans l'univers, tout est en perpétuelle transformation.

L'homme de demain assistera à la transformation du merveilleux. Il nous appartient d'ores et déjà de le moderniser. Les enfants n'attendent plus l'enchanteur Merlin, ils ne croient plus aux fées et aux mauvais génies. Ils attendent qu'on leur dispense de la réalité, de la vérité. La réalité et la vérité ont leurs mystères : les enfants n'en veulent point d'autres.

Ils ne sont pas dupes du merveilleux mensonger du conte, c'est une belle toile de fond qui cache un mur délabré.

Les enfants sont tournés vers la vie et n'ont soif que de l'inconnu de l'avenir. Qu'importe que l'on ne soit cousu d'or si la route est solide et serpente par le rire des feuilles vertes.

Le conte va mourir. L'avenir est ouvert aux réalisations scientifiques qui sauront satisfaire aux aspirations impétueuses de l'enfant.

S'accrocher au conte tel qu'il a été conçu jusqu'à aujourd'hui, c'est s'accrocher à une société qui va elle-même crouler.

Educateurs du peuple, nous devons aller de l'avant avec le peuple. Ce serait un crime que de le maintenir à un état statique grâce à des évasions merveilleuses, mais inutiles et vides.

Le conte va mourir. Il nous appartient de moderniser le merveilleux.

Gilbert LAMIREAU, Bouillé Saint-Paul
par Massais (Deux-Sèvres).